

scientia



REVUE DE SCIENCES, LETTRES ET PEDAGOGIE APPLIQUEE

Vol. 6, n° 4, 1992

INSTITUT SUPERIEUR PEDAGOGIQUE
DE MBANZA-NGUNGU
(Bas-Zaïre)

S O M M A I R E

INFLUENCE DE LA DENSITE DE SEMIS SUR LE RENDEMENT EN GRAINES DU SORGHO (Sorghum vulgare Pers.) LUKOKI, L., RUHIGWA, B. et DIBWE, M.	5
UNE ETUDE MORPHOMETRIQUE ET PHYSICO-CHIMIQUE DE LA RIVIERE MUALA BISUNU MANKANDA	12
MUDIMBE ET LE MYTHE DU HEROS DESEQUILIBRE NDAMININA LUYINDULA	23
QUELQUES TECHNIQUES DE L'ORALITE TRADITIONNELLE AFRICAINE DANS L'OEUVRE ROMANESQUE DE MARIAMA BA Willy KANGULUMBA MUNZENZA	39
L'INTELLECTUEL AFRICAIN ET LE DEVENIR DE SON PEUPLE : LA VOIE DU PROGRES EST-ELLE DANS LE RETOUR AUX SOURCES ? UNE LECTURE DE M.a M. NGAL ET DE J.M. ADIAFFI LEMA va LEMA ITSIEKI PUTU BASEY KITUBA MAKUNSA	53
LA SEMIOTIQUE : UNE METHODE D'ANALYSE DES TEXTES LITTERAIRES MUKOKO NTETE NKATU LUSALA lu TSASA ITSIEKI PUTU BASEY	75
COMPOSITION ET SIGNIFICATION DU ROMAN "LE FEU DES ORIGINES" D'E.B. DONGALA LUSALA lu TSASA NSONSA VINDA	95
<u>INTRODUCTION A LA LECTURE DE "LA CENDRE DE MEURE", RECUEIL DE POEMES DE MASEGABIO NZANZU</u> LEMA va LEMA ITSIEKI PUTU BASEY	113
ANALYSE DE QUELQUES ERREURS LIEES AU LANGAGE DANS L'ENSEIGNEMENT DES MATHÉMATIQUES AU ZAIRE ENGOMBE WEDI NSANGU BAFIBA	127
UNE ECRITURE DE L'OPERATEUR LAPLACIEN EN COORDONNEES ELLIPSOIDALES MAKENGU NDALA BUNKWEZI MALUTADIDI	139
ETUDE PRELIMINAIRE SUR LE PRE-REQUIS DE PHYSIQUE DE L'ECOLE SECONDAIRE POUR L'EVALUATION CHIFFREE DES RESULTATS EN PHYSIQUE EXPERIMENTALE MATA TOMBO UNGINA YENGA	147
DEVELOPING READING COMPREHENSION WITH EFL BEGINNERS : SOME TEACHING STRATEGIES NKKWANGA NSAVU MABIALA DUMA-KHONDE di LONGI	165
QUELQUES REFLEXIONS SUR L'ECHEC SCOLAIRE EMPUND'ea MPAKAMA NTOKOMPULU WARANGASI MATO	179
LE "MAKE A PICTURE STORY" OU "MAPS/Z" COMME TECHNIQUE D'EVALUATION DIFFEREN- TIELLE DU COMPORTEMENT AFFECTIF; APPLICATION A L'ETUDE DE L'enfant PLACE EN INSTITUTION Pierre MALONGO NKODI-ANKUTU	191

L'INTELLECTUEL AFRICAIN ET LE DEVENIR DE SON PEUPLE : LA VOIE DU PROGRES
EST-ELLE DANS LE RETOUR AUX SOURCES ? UNE LECTURE DE NGAL ET DE ADIAFFI

LEMA ya LEMA *

ITSIEKI PUTU BASEY **

KITUBA MAKUNSA ***

ABSTRACT

This reflection is based on the educated African, who is in search of his cultural identity as viewed in M. a M. NGAL's Giambatista Viko and J.M. ADIAFFI's La route d'identité. In these novels, the authors claim that Africa's development is conditioned by recourse to its sources, without denying the necessity of a clever and conscientious opening to the outside world.

INTRODUCTION

Nous parlerons de l'intellectuel africain, l'évolué des temps coloniaux, il se pare de multiples diplômes comme des médailles de distinction, et qui trouve au contraire dans le paysan inculte, le prolétaire ou l'indigène. Dans ces sociétés immense majorité de populations analphabète, l'intellectuel a statut de "voyant", parce qu'appelé à jouer un rôle d'éclaireur de par sa formation. Ce rôle, les premiers écrivains noirs l'ont bien compris et assumé, en revendiquant la libération des peuples colonisés. La littérature a été ainsi pour eux un outil de combat, une arme miraculeuse" comme le disait Césaire.

Si les contextes socio-politiques ont changé (liberté et indépendances ont été acquises, du moins théoriquement), le sort des peuples n'a guère évolué; au contraire, d'autres maux - et non des moindres - sont nés et rongent les sociétés noires maintenues dans une léthargie qui les empêche d'atteindre un réel développement. Dans ces conditions, le rôle des intellectuels reste de premier ordre. Ils sont, ou devraient être, ce qu'étaient les prophètes pour les enfants d'Israël : des phares guidant leurs peuples dans la marche tâtonnante vers la liberté, mais surtout des "sauveurs", parce que l'Afrique attendait de ses enfants qui sont allés voler la "magie blanche" un salut qui la tirerait de sa stagnation.

Et la désillusion a été grande... "L'euphorie n'a duré que quelques années, et bien vite l'on dut déchanter" (KESTELOOT, 1981:408). Les attentes ont été déçues; les "prophètes" - les "soleils de la politique", dirait Ahmadou KOUROUMA - se sont

Professeur au Département de Français de l'I.P.N./Kinshasa.

* Assistant au Département de Français de l'I.S.P./Mbanza-Ngunqu.

**Assistant au Département de Français de l'I.S.P./Mbanza-Ngunqu.

révélés traîtres et fossoyeurs, pour tout dire "prophètes de malheur", en installant la misère et la désolation au lieu du bonheur et de la prospérité attendues. Les dictatures ont entraîné partout des répressions sanglantes, la corruption et la dégénérescence à tous les niveaux de la vie sociale.

Il en résulte que "(...) l'histoire de l'univers africain (soit) celle d'une aliénation permanente, d'une "bêtise collective institutionnalisée" et érigée en système d'abrutissement du peuple, par le truchement des partis uniques - iniques selon Fama dans Les Soleils des indépendances -. L'écrivain noir l'a compris, qui abîme la conscience de ses "héros" dans une schizophrénie, dans la dissolution totale de la géographie mentale du "moi", dans la dispersion des contours psychologiques (...)" (NGANDU, 1981:81).

C'est bien ce qu'explique KESTELOOT (1981:424) en recourant à la théorie de Lucien GOLDMANN quand elle écrit que "le roman africain s'épanouit parce qu'il est par excellence le genre de la "médiation" où les héros tentent un compromis entre l'idéal et l'histoire concrète; et la dégradation du héros qui est entraîné par ce processus est aussi un fidèle reflet de la dégradation sociale (...)".

Que leur propos vise la classe au pouvoir dont ils stigmatisent l'incompétence et la corruption, ou cherche à éveiller la conscience des masses déshéritées, les romanciers africains "(...) protestent, analysent, comparent, proposent différentes solutions aux malheurs du continent" (KESTELOOT, 1981:425).

Dans les lignes qui suivent, nous allons analyser les "solutions" que proposent les auteurs de Giambattista Viko ou le viol du discours africain et de La carte d'identité qui mettent en scène des intellectuels africains désireux de s'affirmer en tant qu'individus. Dans le diagnostic de multiples maux qui rongent l'Afrique, chaque production littéraire insiste sur telle tare plus que sur telle autre. A cet égard, les deux écrivains nous semblent faire, sur des modes différents bien entendu, l'autopsie des intellectuels en quête de leur identité. C'est sur base de ce thème que nous comparerons les deux romans.

La première édition de Giambattista Viko ou le viol du discours africain du zaïrois NGAL date de 1975. C'est seulement en 1980 que l'ivoirien ADIAFFI publiera La carte d'identité. Ces deux textes, produits en des circonstances de temps et de lieu différentes, se rapprochent si bien qu'il serait intéressant de comparer la visée de leurs auteurs. Le rapprochement apparaît déjà dans les titres. Qu'il s'agisse du "viol du discours africain" ou de la "falsification de l'identité", le problème nous semble identique, tant il est vrai que la culture d'un peuple, dont le discours - entendu au sens littéraire - constitue l'une des composantes essentielles, est ce qu'il peut avoir de plus cher, parce que plus intime, autant dire, son âme et donc son identité.

Le rapprochement apparaît ensuite dans la démarche des auteurs. Tous les deux mettent en scène des intellectuels africains connaissant parfaitement l'Occident que représente la France, pour y avoir étudié. Même si Méléoudouman, le héros de La carte d'identité, paraît enraciné dans la culture de son peuple alors que Giambatista Viko est profondément aliéné et méprise les Noirs, les itinéraires des deux héros se rejoignent, parce que tous deux sont condamnés à l'errance. En effet, les deux écrivains conduisent leurs personnages, sommés de retrouver leur identité perdue, dans des sanctuaires d'initiation, conservatoires des cultures traditionnelles.

A ce niveau se posent quelques questions. Ce "retour aux sources" est-il la voie qui doit conduire les sociétés africaines actuelles au développement ? Ce retour, bien d'autres théoriciens l'appellent "Renaissance africaine". Ce serait donc manquer d'originalité que d'employer ce concept suranné, depuis qu'il a été prôné par les poètes de la "Negro-Renaissance" aux Etats-Unis, qu'il a été repris par le groupe de L'Etudiant Noir à Paris, et que les chantres de la Négritude en ont fait le fondement de leur philosophie de libération. C'est pourtant ce que préconisent encore, un demi-siècle plus tard, les auteurs que nous étudions ici. Est-ce à dire que l'authenticité bafouée et réclamée n'ait en réalité pas encore été reconquise ? Et si en deçà et peut-être au-delà du simple problème d'identité culturelle, se pose celui plus crucial du "décollage" aussi bien conceptuel, économique que technologique des sociétés africaines, quel crédit devra-t-on accorder à la démarche que proposent ces auteurs ?

Nous essayerons de répondre à ces interrogations, en confrontant leurs opinions à celles d'autres penseurs.

I. L'INTELLECTUEL AFRICAIN EN QUETE DE RECONNAISSANCE

L'intellectuel africain, tel que défini plus haut, est celui que sa formation appelle à être l'égal, sinon le remplaçant du Blanc. Il cherche à être reconnu tel par ses congénères aussi bien que par les Blancs qui ont cultivé en lui cette envie. Pour obtenir cette reconnaissance, il méprise ses frères nègres, sa culture originelle et porte son regard vers l'Occident dont il adopte sans discernement la culture, dans le seul but de s'identifier au Blanc. L'intellectuel africain apparaît ainsi comme un acculturé, c'est-à-dire un aliéné.

I.1. Un aliéné

Titulaire d'un diplôme de Docteur obtenu en Europe, et membre d'un Institut de recherche universitaire, le héros du roman de NGAL, Giambatista Viko, est trop imbu de lui-même; il méprise ses compatriotes et sa culture, et adore le

Blanc auquel il désire s'identifier. C'est pour ce besoin d'identification au Blanc qu'il recherchera l'amitié de celui-ci :

"Une amitié, lorsqu'elle vient d'un Européen,
est d'un prix inestimable" (p.7)¹

En effet, pour un Nègre aliéné, cotoyer le Blanc, c'est se "blanchir" soi-même. D'où le mépris de sa race et de sa culture :

"D'habitude, j'ai un mépris du Nègre" (p.10)

S'il existe un devenir ou un avenir, pour Giambatista Viko, il ne peut être que Blanc. C'est pour cette raison que son regard est continuellement tourné vers le monde blanc, la culture blanche :

"Je suis de la race qu'on ne peut assimiler aux écrivains africains ordinaires. Nous n'avons de commun que le biologique. Ma place se trouverait à Paris ou à Genève². C'est un accident de l'histoire qui m'a fait naître en Afrique" (p.12)

On lit le même type de propos dans ce passage :

"Fonctionnaire français de par mes activités culturelles et scientifiques, je rêve de ce jour où je me trouverai à Paris. Tout en moi est un appel, tel Lucien de Rubempré, vers Paris"(p.51)

Le héros de La carte d'identité vit son aliénation sur un mode différent de celui de Giambatista Viko. Contrairement à ce dernier, Méléoudouman ne méprise ni son peuple ni sa culture qu'il a d'ailleurs réintégrée en devenant paysan, au lieu de faire carrière dans l'administration coloniale. Mais il n'en est pas moins aliéné car, "(...) il faut en convenir, tous nous sommes des aliénés, nous qui sommes allés à l'école occidentale" (MAKOUTA MBOUKOU, 1980:164). Et s'il est vrai que "le degré d'aliénation d'un Nègre est proportionnel à sa compétence dans la pratique de la langue étrangère" (MAKOUTA MBOUKOU, 1980:164), il faut dire que Méléoudouman est bien un aliéné.

L'aliénation de Méléoudouman apparaît clairement quand, loin d'être satisfait de la vénération dont il est l'objet au sein de son peuple, il attend sa reconnaissance du Blanc :

"- Mon Dieu, quelle effroyable mission, lancé ainsi à ton âge, dans le vide, à la recherche d'une carte d'identité! Toi si connu! A quoi ça va servir? Enfin, qui ne te connaît pas². C'est absurde.

- Le malheur, c'est que ce n'est pas l'avis de Kakatika²"(p.78)

L'attitude de Méléoudouman n'a rien d'étonnant lorsqu'on sait qu'aucun Noir ayant été à l'école des Blancs ne rêve de devenir grand guerrier, habile forgeron, griot ou conteur, et encore moins de remplacer le vieux sage du clan. On rêve au contraire d'être l'émule de tel meilleur écrivain, tel grand philosophe, tel savant de la cul-

ture française. Quoiqu'il ait réintégré sa culture, Méléoudouman reste un déraciné, qui se voit avec d'"autres yeux", parce que son passage à l'école occidentale ne l'a pas laissé indemne. L'école a falsifié sa personnalité profonde. Et c'est cette falsification que traduit dès l'ouverture du roman, le nom de Méléoudouman :

"- C'est bien toi Méléoudouman (soit : "je n'ai pas de nom" ou plus exactement : "on a falsifié mon nom")" (p.3)

Cette ouverture significative sous-tend tout le reste du texte. Ce qui prouve effectivement que "le récit n'est pas simplement une séquence des fonctions reliées entre elles : il est aussi l'expansion textuelle d'un sens, variation mélodique ou exercice musical sur une donnée sémantique, (parce que) la production du texte narratif se fait sous la forme d'une série de phrases qui explicitent un fragment censuré de la phrase matricielle" (RIFFATERRE, 1979:161).

La matrice du texte analysé ici se spécifie davantage : "Méléoudouman" signifie, plus exactement : "on a falsifié mon nom". A y voir de près, "on" est dans ce contexte l'envahisseur blanc qui, par l'action insidieuse de son école et de sa religion, sonna le glas des cultures africaines. On s'en convainc en lisant les chapitres 3 à 6 de ce roman, qui font le procès de la colonisation qui, sous prétexte de "civiliser", a détruit le patrimoine culturel des Africains, falsifiant ainsi leur identité. J.M. ADIAFFI rappelle cette attitude ethnocide de l'Europe dans cette partie de son roman où le héros, plus accusateur qu'accusé, démontre avec véhémence le crime de la colonisation au commandant.

Méléoudouman et Giambatista sont donc aliénés tous les deux, quoiqu'ils vivent leur aliénation de manière différente. Dans leur quête de reconnaissance, ces intellectuels mystifient aussi leur personne. L'aliéné se double donc de mystificateur.

I.2. Un mystificateur

Pour bien asseoir sa renommée et s'identifier au Blanc, l'intellectuel africain s'entoure d'un mythe. Il se présente comme un surhomme qui n'a pas sa place parmi les sous-hommes que sont les Nègres. Aussi, ambitionne-t-il d'être le héros de son peuple, et du monde à naître.

Ce portait correspond à celui de Giambatista, qui est le prototype même d'intellectuels arrivistes dont regorge l'Afrique. Pour être le seul en vue, il ne supporte l'élévation d'aucun autre Noir, et ne cultive l'amitié des Blancs que parce qu'elle facilite son ascension. Son mythe, c'est celui du "Soleil Noir", du génie universel accidentellement né en Afrique, mais dont la renommée outrepassa les limites étroites du continent noir. C'est ce qui apparaît au travers des données comme :

"Aux âmes bien nées, aux étoiles dont la lumière brille d'un éclat pur, tels que nous, appartient de changer l'homme"(p.20)

Ce mythe, qui ne prendra jamais corps, ni parmi les Nègres - qui se moquent de son aliénation -, ni parmi les Blancs, pour qui il n'est qu'un Nègre parmi les Nègres, n'est entretenu que par son disciple et par ses adulateurs blancs qui voient en lui un instrument efficace pour pérenniser la coopération, c'est-à-dire, le néocolonialisme :

"Monsieur GIAMBATISTA, des génies de votre classe, ont leur place indiquée dans notre club (il s'agit du "Club de Rome", une association savante). Nous sommes au courant de vos recherches. Un soleil qui recule tous les jours les limites de l'obscurité épaisse qui couvre le continent noir, brille parmi nous et éclaire chacun des membres d'un éclat presque aveuglant. Des hommes de votre taille, on en compte un par siècle" (p.19)

Cette surestimation, qui n'est qu'une simple flatterie, ne réussira pourtant pas à sublimer effectivement Giambatista Viko, mais fera de lui un être angoissé, un homme à la personnalité ambiguë, le prototype même d'aliéné.

Contrairement à Giambatista qui se targue de son érudition et en tire privilège pour mépriser ses frères de race, Méléoudouman dédaigne les honneurs de la bourgeoisie, et, par amour pour son peuple, se confond avec lui en devenant paysan. Aussi, est-il vénéré par son peuple, moins pour son rang de prince - l'époque étant révolue - que pour sa grandeur d'âme :

"Il y avait là des forgerons, des potiers et des potières, des tisserands, des sculpteurs, des bijoutiers. Dès qu'ils aperçurent le prince, le "Dihie" Méléoudouman, ils se levèrent tous comme un seul homme en un magnifique mouvement gymnique. (...) Chacun le salua avec les deux mains réunies en bouquets, en guise de respect et de vénération" (p.75).

Nous avons vu le héros de NGAL se débattre, vainement, pour établir sa renommée de "Soleil Noir". Méléoudouman, lui, a déjà réalisé le mythe : il a bien un nom et un renom, il est aimé, vénéré par son peuple. Chez Méléoudouman donc, le mythe n'est pas à construire dans la mesure où il est déjà "déifié". C'est que, d'une part, Méléoudouman est de sang royal, et, d'autre part, il est un intellectuel qui a maîtrisé la culture du Blanc. En effet, être un noble, doublé d'un intellectuel dont les qualités d'homme sont du reste éprouvées, c'est l'idéal même de l'homme respectable. Ni orgueilleux, ni fanfaron, Méléoudouman avait su rester humble.

"En effet, quoique le sang royal authentique coule dans ses veines, il ne s'en targue nullement, à la différence des autres. Lui, au contraire, se fait un scrupule de le faire oublier, par une modestie assez rare." (p.23).

On le voit, la noblesse de Méléoudouman - son mythe pourrions-nous dire - est intériorisée. Méléoudouman ne manifeste son orgueil de prince et d'intellectuel que lorsque, acculé par le commandant Kakatika qui exige de lui la preuve de son

identité, il déclare :

"Tout ici constitue ma preuve et ma carte d'identité. Puisque tout ici m'appartient et atteste ce que je suis, qui je suis. Le ciel et la terre." (p.28);

ou encore :

"(...) toute loi naturelle ou humaine traverse mon sang et ma légitimité avant d'être légale et loyale. Mon sang est ma meilleure carte d'identité. L'histoire de cette région, de ce royaume me fonde comme je la fonde. Elle me justifie comme je suis sa justification. En un mot, le passé, le présent et l'avenir, une fois pour toutes, m'appartiennent, m'ont investi, comme c'est moi et ma famille seule qui constituons son investiture." (p.28-29)

Que traduit ce discours ? La mystification ou la mythification du "Prince" ? On s'en doute. On n'est pas loin de la déification des "Pères Fondateurs" et des "Guides Providentiels" qui, en Afrique, ont usurpé non seulement les pouvoirs des peuples mais même le trône de Dieu.

Heureusement que chez Méléoudouman, cette mythification de sa personne, qui n'apparaît qu'en ce moment critique d'autodéfense, est tempérée, presque anihilée par une éducation exemplaire basée sur

"l'amour de la vérité, le courage de l'exprimer, de la dire, de la défendre; quel que soit le risque encouru, l'honnêteté intellectuelle, le courage moral de défendre la justice à tout prix, (...) la liberté pour tous, la justice pour tous"(p.22-23),

vertus sans lesquelles les "Grands Princes" se transforment en tyrans et dictateurs sans scrupules. En Méléoudouman, au contraire, le "Grand Prince" se confond avec le "Grand serviteur".

Quoique vénéré par son peuple, Méléoudouman est en fin de compte désillusionné, lorsque le commandant blanc refuse de reconnaître son humanité, détruisant ainsi le mythe de sa personne. L'itinéraire de Méléoudouman rejoint ici celui de Giambattista qui n'a réussi ni à s'identifier au Blanc, ni à se tailler une renommée parmi ses compatriotes noirs.

1.3. Un homme désillusionné

L'intellectuel africain a appris que l'abandon de ses rites "sauvages" et de sa langue "barbare", et l'apprentissage de la science et des "langues de culture" du Blanc le rendraient supérieur à ses frères et égal à son maître blanc. Il est désabusé quand il constate que la culture occidentale l'aliène plus qu'elle ne l'ennoblit, et que, malgré ses diplômes de la Sorbonne, il demeure un "sale Nègre" aux yeux du Blanc.

Un entretien avec Climax - un de ses adulateurs blanc - le révèle à Giambattista Viko :

"Nous vous avons donné la chance, à toi et à tes collègues africains, d'apprendre à accoucher de ce discours (occidental). Certains veulent lui opposer un hypothétique discours africain, érigé en entreprise de déréification du regard ethnocentrique de l'Occident. Grossière aberration. Tentative vouée à l'échec dans l'oeuf. Le peuvent-ils ? Sur quelle base prendre appui ? Nous vous avons tout donné, y compris la possibilité de nous contester ?" (p.51-52).

Ces propos, tenus à Giambattista Viko qui se propose de revigorer le discours oral africain, font l'effet d'une bombe, surtout qu'ils lui sont tenus par celui (un Blanc) de qui il attend des éloges. Si le discours africain est "hypothétique" par manque de base, l'entreprise de Giambattista n'est-elle pas pure niaiserie ? Climax l'insinue avec brutalité et mépris, à travers la connotation péjorative de l'adjectif "grossier" et l'acception négative du mot "aberration". L'échec de Giambattista, qui rêve d' "ap- privoiser le discours africain pour libérer le discours occidental paralysé, refoulé (...) "(p.12) est donc consommé, parce que, même s'il réussissait son projet, ce qu'il produirait ne serait qu'une variante du discours occidental.

Le "Soleil Noir", réalisant l'inanité de son projet, ne peut s'empêcher, blessé, de s'écrier : "-Climax, je t'en prie...!"(p.52). Les points de suspension et l'exclamation qui se suivent ici, ne traduisent pas une invitation au locuteur de continuer son discours, mais l'émotion et l'embarras du héros qui, tel un supplicié, prie son bourreau d'arrêter son martyr. Climax, comprenant l'embarras de son interlocuteur, tente hypocritement d'atténuer ses propos :

"Quand je dis vous, tu n'es pas compris dans ce pronom à vrai dire ambigu" (p.52).

Le pronom "vous" n'est nullement ambigu ici parce que, pris dans son emploi déictique, il indique un (des) participant(s) à la communication. Plus précisément, il désigne ici un groupe d'hommes - les Noirs - dont fait partie son interlocuteur direct, Giambattista Viko. C'est plutôt Climax lui-même qui se veut ambigu en prétendant épargner son ami alors qu'il l'attaque davantage :

"Je m'insurge et m'élève contre cette prétention de vouloir ériger aujourd'hui les mythes, les légendes, les contes africains en discours scientifique." (p.52)

Ce que Climax appelle une "prétention", n'est-ce pas le fond même du projet de Giambattista ? Il n'y a là aucune ombre de doute. Et le "Soleil Noir" n'est pas dupe. Quand il confesse dans sa réplique que "Ta rhétorique est d'une violence à renverser les montagnes"(p.52), il reconnaît que toute son entreprise est sapée et son échec consommé. "La montagne renversée" est celle du mythe de sa personne. Il ne sera jamais

l'égal du Blanc puisque ce dernier lui renie ce statut. Il comprend que si hier, il était pour les Coopérants blancs

"le tout-puissant; la providence; le père; aujourd'hui (il est) sale Nègre parmi les Nègres. Nègrement Nègre."(p.72)

La désillusion de Giambatista Viko est d'autant plus choquante qu'il est méconnu même des Noirs qu'il méprisait, dont il se prétendait le héros. C'est ce que révèle l'expérimentation de la littérature du type "Open door" :

" - Monsieur, vous me connaissez ?
- Non, pas du tout.
- Vraiment ?
- Je crois que vous déraillez, Monsieur!
- Madame, connaissez-vous GIAMBATISTA ?
- Qu'est-ce que c'est, un animal ?
- Non, c'est un homme.
- Alors, je regrette beaucoup, Monsieur! (...)
- Chérie, c'est une vraie surprise, voire même un SCANDALE!
La rue semble ignorer le professeur GIAMBATISTA!
- Ce sont peut-être des étrangers !
- Non, c'est un scandale ! Qui ne me connaît pas dans ce pays ?
Je vois la nécessité de rédiger nous-mêmes des interviews et de les confier à tous les journaux de la place."(p.61-62)

Quelle déception pour le héros qui, au lieu d'une renommée dépassant le continent noir, découvre qu'il est ignoré même dans son milieu le plus proche. Qu'est-ce alors ce "Soleil Noir", inconnu de ceux-là mêmes pour qui il croit briller ? La quête de reconnaissance tourne au ridicule. Ce que le texte nomme la "vraie surprise", le "scandale", c'est précisément la désillusion.

Comme Giambatista, Méléoudouman est lui aussi désillusionné. Son drame commence quand le Blanc, ici le commandant Kakatika, refuse de voir en lui un homme et lui réclame sa carte d'identité. Nous ne nous attarderons pas sur la mimésis des pièces d'identité, qui ne peuvent être qu'un symbole. Comme le dit Roland BARTHES, "le texte se faisant dans un décrochage ininterrompu du sens, chaque niveau de signification n'est jamais que le signifiant d'un niveau supérieur" (JOUVE,1986:59).

La carte d'identité est le fondement de l'humanité du Noir que le Blanc refuse de reconnaître. C'est cela que Méléoudouman doit exhiber au Blanc. Le héros d'ADIAFFI croyait que sa maîtrise de la langue, de la culture et de la raison occidentales pouvait faire de lui un homme, et effacer ainsi l'image que le Blanc se fait des Noirs :

"(...) Des sauvages, des primitifs, sans histoire, sans culture, sans civilisation. De grands enfants paresseux, fainéants, stupides; aucune qualité morale, (...) ni intellectuelle, la perfection du vice" (p.21).

Pour montrer au Blanc que le Noir a une intelligence et une culture, Méléoudouman s'évertue, dans la première partie du récit, à réfuter les accusations du

Blanc avec une verve exceptionnelle et une argumentation rigoureusement logique, qui ne laisse pas indifférent le commandant :

"Je conviens que pour une fois, ton raisonnement n'est pas trop bête. Pour un Noir, je reconnais que ça se tient."(p.26)

Cette appréciation est entachée du mépris et des préjugés propres aux colonisateurs. La démonstration aurait suffi à disculper Méléoudouman et à briser le mythe du Nègre imbécile. Mais la "grandeur" et la "noblesse" de la cause coloniale interdisant tout sentiment humain au commandant Kakatika, il ne peut que condamner Méléoudouman à la torture et à l'errance, malgré les remords qui prouvent la mauvaise foi et la tricherie de l'administration coloniale :

"Quel dommage! J'avais une évidente sympathie pour ce garçon à cause de son courage, de son intelligence et d'une forme de sincérité, d'honnêteté curieuse, il faut le reconnaître chez un Noir.(...)C'est peut-être l'exception qui confirme la règle. (...)Mais que faire ? Faut-il pour un Nègre d'une intelligence exceptionnelle écrire à Monsieur le Gouverneur, à Monsieur le Ministre des colonies, que tous les Noirs ont acquis une maturité politique qui leur permette de se gouverner eux-mêmes, d'être indépendants ? En un mot, abdiquer à ma mission ? Non! Non!(p.45-46)

Ainsi, à cause de la tricherie du Blanc, qui refuse de reconnaître l'humanité du Noir qu'il a lui-même formé selon le modèle de sa culture, Méléoudouman n'obtient pas de reconnaissance, mais écope la condamnation à l'errance, à la recherche de son identité perdue, ou plutôt bafouée par la colonisation. Son itinéraire rejoint ici celui de Giambatista Viko.

Pour les deux héros donc, cette première quête échoue. Cet échec dévoile à l'intellectuel africain sa situation d'aliéné, de déraciné social, écartelé entre deux mondes, deux cultures. Cette prise de conscience déclenchera sa seconde quête, celle de sa véritable identité, qu'il ne peut redécouvrir qu'en retournant aux profondeurs de son histoire. Ce drame, qui se produit comme l'a décrit Frantz FANON dans Peau noire, masques blancs, est celui de Giambatista et de Méléoudouman. Ces deux itinéraires montrent aux intellectuels africains qu'"on ne renie pas sa mère impunément", qu'en dehors de leur culture, il n'y a pour eux point de salut.

II. L'INTELLECTUEL ET LE RETOUR AUX SOURCES AFRICAINES

L'intellectuel africain entreprend le "retour aux sources" au moment où il comprend qu'il a été victime de la tricherie du Blanc. En effet, pour justifier son oeuvre d'exploitation et de déshumanisation, le Blanc n'a eu cesse d'insinuer que les Noirs

"n'étaient rien, n'avaient rien. Ils ne connaissaient rien. (...) Une horde des cannibales sans sciences, sans techniques, sans organisation sociale. (...) Des hommes "sans", sans tête et sans visage" (La carte d'identité, p.33).

Et pris au piège, les Noirs, désireux de se faire un visage, sont allés à l'école du Blanc apprendre l'art, la science, la technologie, la religion, la langue. Ils per-

dent ainsi leur personnalité, méprisent leur culture originelle, et pensent qu'ils ne peuvent être des hommes dignes qu'en s'identifiant aux Blancs. Pourtant, à la fin de leur "blanchissement", le Blanc leur refuse cette dignité, en continuant à les considérer comme des "sous-hommes", sans visage parce que sans culture. Et du coup, les intellectuels africains comprenant que leur identité n'est pas dans la culture occidentale, découvrent la nécessité de retourner aux profondeurs de leur histoire pour redécouvrir les valeurs qui fondent leur humanité.

II.1. La nécessité de ressourcement

Dans les deux textes que nous analysons, le ressourcement apparaît comme une impérieuse nécessité, parce qu'il se présente comme le meilleur moyen pour les Africains de relever le défi, et d'éviter ce que l'on peut considérer comme le "péril blanc". Au niveau de la structure des deux romans, cet impératif apparaît dans le fait que les deux héros sont sommés de retrouver leur identité le plus rapidement possible. Le bref délai d'une semaine que le commandant Kakatika a accordé à Mélédouman est à cet égard révélateur.

Le ressourcement se présente comme un impératif aux intellectuels africains, parce que c'est le meilleur moyen de combler le vide créé par la colonisation, réparer la falsification et panser la blessure de l'acculturation. Pour Mélédouman cette réparation se justifie parce qu'il se définit comme un être dont la personnalité a été altérée. Le sens de son nom en témoigne. Mélédouman est aussi aveugle, ayant perdu les yeux à la suite des tortures. Au-delà de la mimésis du récit, on conviendra que la torture n'est que l'oppression de l'esprit par l'esprit que subit le Nègre. De même, l'aveuglement de Mélédouman n'est que la connaissance de la culture occidentale qui pousse l'intellectuel africain à apprécier ses propres valeurs d'un point de vue faussé, par les préjugés intériorisés. Mélédouman confesse :

"Je suis devenu étranger chez moi (...). J'ai tout perdu, jusqu'à mon nom, jusqu'au nom de ma famille, de mon père, de ma mère. En perdant ma carte d'identité, j'ai perdu mon identité" (p.143);

il reconnaît par là l'obligation qu'il a de les retrouver en retournant à sa culture.

Giambatista Viko, lui, n'a compris la nécessité du ressourcement qu'après l'échec du mythe qu'il échafaudait autour de sa personne. En même temps qu'elle lui a révélé son aliénation, cette désillusion a montré à Giambatista la nécessité de "(...) réaliser ce qu'on pourrait appeler 'une coupure épistémologique' qui fera voir aux Africains le réel avec un regard neuf" (p.87).

Comme ADIAFFI, NGAL présente le ressourcement comme un impératif, parce qu'il fait dire à un des sages qui ont condamné Giambatista :

"C'est un devoir et un droit inaliénable pour l'Afrique de défendre son patrimoine culturel. Elle a été par le passé pillée. Voyez le

British Museum! Quel scandale! Pillage systématique de l'Égypte ancienne. Le Louvre! Lervueren! Ce vandalisme qui caractérise les premiers contacts de l'Occident et de l'Afrique, il ne faut pas qu'il se répète" (p.106).

Pour que cette tricherie de l'Occident ne se répète plus, il appartient aux intellectuels africains de "tuer (en eux) l'humain (occidental) pour que renaisse la nature (africaine)" (p.127). Giambatista en est bien convaincu, qui affirme que

"(le) retour à la nature que la culture occidentale recherche tant, serait (pour les Africains aliénés) une manière de leçon. Nous reconcilier avec l'organique, le corps, la nature, nous réintégrer dans l'univers dont raison et culture (occidentales) nous avaient séparés!" (p.127)

Les deux auteurs présentent le ressourcement comme une nécessité pour les Africains. Mais la question qui se pose ici est celle de la manière dont celui-ci devrait concrètement s'opérer.

II.2. Le comment du ressourcement

NGAL et ADIAFFI pensent que le véritable ressourcement passe par la relecture de l'histoire africaine. Mais comme quiconque est passé par l'école occidentale ne voit, ne juge, n'apprécie le monde qu'avec les "yeux", la loi et les critères de l'Occident, il faut prendre des précautions pour éviter une nouvelle méprise. Pour Giambatista Viko, cette précaution consiste en ce qu'il appelle

"une coupure épistémologique qui fera voir aux Africains le réel avec un regard neuf; leur fera traiter le temps et l'espace (...) de manière prospective" (p.87).

Le héros d'ADIAFFI, Méléoudouman, contourne cet obstacle en se faisant accompagner, dans son errance, de sa petite fille Ebah Ya, symbole de l'Afrique vierge, immaculée et féconde, qui doit désormais éclairer la marche de ses "fils prodiges".

Cette précaution étant prise, il faut refaire la relecture de l'histoire. Et pour Giambatista aussi bien que Méléoudouman, elle n'est possible que si on réactualise les rites ancestraux, si l'on refait l'initiation pour réapproprier les symboles des langages secrets de l'univers ancestral. C'est ce que se propose d'entreprendre Giambatista Viko, qui veut élaborer une science nouvelle qui permettra aux Africains de

"redécouvrir ces puissances spirituelles que l'univers technologique a perdues et que les sociétés orales désinvoltement appelées primitives, ont conservées. Puissance et faculté de déchiffrer le langage enfoui dans les profondeurs du symbolisme" (p.13).

L'importance que NGAL et ADIAFFI accordent aux rites et à l'initiation comme les seules véritables institutions éducatives et socialisatrices, c'est-à-dire les véritables écoles où se forme l'homme africain, apparaît dans le fait qu'ils conduisent leurs personnages dans les couvents et sanctuaires de la culture, conservatoires du patrimoine ancestral. Aussi, Giambatista Viko parcourt-il les couvents et subit-il

tant d'épreuves, parce que c'est la logique même de l'initiation. En effet, toute initiation, c'est-à-dire, toute quête de reconnaissance "passe par les routes de l'errance; c'est la voie aventureuse que suivent les héros des contes et légendes traditionnels. Les pays traversés sont souvent maléfiques, (...) les paysages ressemblent à ceux de l'exil, mais s'ils semblent eux aussi dérober l'espoir du but ultime, une piste les traverse, humanise leur solitude et les oriente vers une signification plus haute" (LEBAUD, 1976:41).

De la même manière, et pour le même but, le héros d'ADIAFFI, Méléoudouman, erre à travers "Quartiers des génies" et sanctuaires; il subit diverses épreuves qui ne se justifient que par sa métamorphose finale. L'épreuve initiatique la plus importante est le moment où Méléoudouman s'égare au beau milieu de son itinéraire. Il retrouve un monde fantasmagorique où tout est renversé : déplacement des quartiers, toits suspendus sans murs, etc. Au comble, son épouse, ou plutôt sa veuve déjà trop vieille, lui annonce sa mort et le prend pour un revenant. Son neveu s'est déjà emparé de son héritage. Méléoudouman en est complètement bouleversé. Son rationalisme - occidental - devient incapable d'expliquer le monde et les phénomènes. Méléoudouman est tellement surpris qu'il va vérifier sa tombe au cimetière. Comment expliquer cette situation ?

C'est que Méléoudouman, l'aliéné, devait périr - ne fut-ce que psychologiquement - pour ressusciter en un tout nouvel homme, plein de puissance, nanti d'une africanité pure. On perçoit assez facilement l'intertexte des contes et récits fantastiques, celui-là même que nous avons relevé chez NGAL, et qui conduit le héros à travers bois hantés et paysages maléfiques dont la traversée transfigure ce dernier.

Réactualiser les rites ancestraux et refaire l'initiation ne sont pas les seules voies possibles du ressourcement. NGAL et ADIAFFI en proposent aussi d'autres, qui révèlent l'originalité de chaque écrivain. Ainsi NGAL met l'accent sur le discours africain qu'il faut réapproprier, tandis qu'ADIAFFI invite à redynamiser les religions traditionnelles, à redéfinir le rôle de l'école, à y introduire l'usage des langues nationales, et à revaloriser la phytothérapie.

La nouvelle esthétique romanesque que tente d'élaborer NGAL dans Giambatista Viko..., où il s'efforce d'intégrer les éléments des cultures africaines, illustre sa volonté de libérer la littérature africaine des canons esthétiques occidentaux. En effet, comme le fait remarquer NSONSA VINDA (1986), "par de-là les préoccupations esthétiques, on découvre la quête de soi. (...) Ce ressourcement permet à l'écrivain de retrouver son identité et résister à l'aliénation culturelle. Car c'est se renier que de continuer à écrire selon les canons esthétiques d'ailleurs". C'est donc la volonté de libération et d'enracinement qui justifie la théorie esthétique de NGAL dans Giambatista Viko ou le viol du discours africain. C'est la quête de l'identité qui justifie cette écriture hybride, éclatée et "inclassable" de NGAL, qui mêle les genres, brise le carcan "espace-temps" traditionnel.

Dans ce contexte, l'errance de Giambatista reste un simple exercice intellectuel, qui n'est en fait que la révision profonde des valeurs, ou selon NGAL lui-même, "le lieu imaginaire de recommencement de la mémoire, de reviviscence de la nation : (le rite) par lequel le sujet se souvient de ses origines profondes, des valeurs humaines les plus tenaces et durables" (NGAL, 1986:46). La prison, le tribunal des sages, et les différents couvents par lesquels passe le héros n'ont d'existence que dans l'imaginaire de l'auteur. Rien de surprenant pour un écrivain qui considère l'écriture comme "(...) le lieu privilégié de l'expression de la conquête du sujet sur ses ombres, ses oublis, silences, rêves" (NGAL, 1986:46) et qui pense que "la langue (le choix des langues) est pour l'écrivain non seulement un lieu de retour à l'authenticité, mais une quête incessante de l'authenticité de son être" (NGAL, 1986 : 46).

Le mérite de NGAL est donc d'avoir réussi à matérialiser les fantasmes et élucubrations de son héros dans la structure même du récit. C'est ainsi qu'il entraîne son lecteur dans une mythologie où le fantastique se mêle à l'anecdote et au fait divers; tout cela sur le mode du conte traditionnel. C'est cette correspondance entre la visée de l'auteur et son écriture, qui fait de Giambatista Viko une oeuvre d'art, car, l'oeuvre littéraire idéale, à supposer qu'elle existe, serait celle où "la conception charnelle est l'équivalent de la création" (MARTHES, 1981).

Si NGAL met un accent particulier sur la maîtrise du discours africain, ADIAFFI, quant à lui, insiste sur la revalorisation des religions traditionnelles, l'usage des langues nationales dans l'enseignement, la revalorisation de la phytothérapie. Méléoudouman redécouvre la puissance de l'animisme quand, Lundi sacré - Anan Kisié - , entraîné à la mission catholique, chez le "Père-Féticheur", il réfléchit sur le conflit des religions. Les génies païens prouvent leur puissance. Méléoudouman découvre que le christianisme n'est pas très différent de l'animisme : tous deux font usage des statues, que le Blanc appelle "fétiches" lorsqu'elles sont utilisées par les "païens". Le Blanc n'a donc pas raison de faire prévaloir sa religion dont la doctrine est d'ailleurs en contradiction permanente avec sa pratique :

"Vous conseillez l'amour aux Nègres alors que vous les méprisez.
Si c'est pour arriver au résultat que vous avez obtenu chez vous,
laissez-nous en paix" (p.95).

Au lieu d'adorer un Dieu étranger, les Nègres ont intérêt à implorer les génies de leur race. C'est ce que fait Méléoudouman quand, le Vendredi sacré -Anan Yâ-, il assiste à la cérémonie sacrée de "l'adoration des Chaises" et de la "Fête de l'igname" :

"Je suis venu ici, près de vous, pour chercher ma mémoire oubliée.
(...) Bénissez désormais le nouveau chemin que je vais devoir emprunter, mais donnez-moi un nom, digne de votre mémoire digne, profanée, souillée, niée" (p.142-144).

C'est la plainte d'un élève puni pour avoir parlé sa langue maternelle qui permet à Méléoudouman d'aborder l'épineuse question de l'utilisation des langues nationales dans l'enseignement. Méléoudouman condamne les intellectuels qui privilégient le français, soi-disant meilleure langue, langue de promotion sociale et d'unité nationale, pour ravalier les leurs au rang de dialectes, à cause de leur prétendue incapacité à véhiculer science et techniques modernes. Il rappelle à tous que toute langue naît, grandit, vit, s'adapte aux nouvelles conditions et meurt, avant d'inviter les intellectuels africains à tirer la leçon de l'histoire de ce français adoré aujourd'hui mais qui, autrefois, était méprisée par les docteurs et les savants qui lui préféraient le latin, alors seul objet de considération. Pourquoi les intellectuels africains n'imposeraient-ils pas leurs langues, comme autrefois la Pléiade avait relevé le défi du latin ? Il faut, dit-il, "livrer bataille, défendre et illustrer nos langues; (...) le jeu en vaut la chandelle" (p.107) parce que

"si nous enterrons nos langues, (...) nous enfouissons à jamais toutes nos valeurs culturelles, d'autant plus profondément que, n'ayant pas d'écriture, la langue reste l'unique archive. La même pelle qui jettera la dernière pierre sur la tombe de nos langues, fera une croix sur nos valeurs. Et ce sera une perte inestimable." (p.108)

Le dernier problème qu'aborde ADIAFFI est celui de la médecine traditionnelle, qu'il faut revaloriser et perfectionner. C'est ainsi qu'au bout de son itinéraire, Méléoudouman confie les soins de ses yeux aux guérisseurs traditionnels, convaincu que

"(...) au point de vue de la connaissance des plantes, les médecins blancs doivent s'incliner humblement devant la perfection, la profondeur de l'art de nos médecins traditionnels, pour ce qui est des maladies de chez nous" (p.142).

Il apparaît donc, à travers la démarche des deux héros, que NGAL et ADIAFFI présentent le ressourcement comme une nécessité, la seule qui puisse réparer la falsification de l'identité qu'entraînent l'acculturation et l'aliénation des Africains. Il faut maintenant examiner les résultats obtenus par leurs héros, pour apprécier l'efficacité de leur démarche.

II.3. Les résultats du ressourcement

Chez J.-M. ADIAFFI, les résultats sont nettement perceptibles. Le héros, mort au cours de sa quête, est remplacé par son neveu. La mort de Méléoudouman (= "Je n'ai pas de nom"), remplacé par son neveu Mikrodouman (= "J'ai un nom"), c'est celle du Nègre (aliéné, aveuglé par la culture occidentale) des cendres duquel doit renaître l'Africain fier de son identité. La "descente aux enfers" a effectivement transfiguré le héros parce qu'à son retour, le commandant Kakatika lui remet sa carte d'identité et lui présente ses excuses. Enfin seulement, ils peuvent traiter

d'égal à égal. Méléoudouman métamorphosé est respecté par le Blanc et même craint par les subalternes du commandant, qui pourtant l'avaient torturé avant sa quête. Les intellectuels ne s'ennobliraient-ils pas autant en retournant aux profondeurs de leur histoire ? C'est la dernière leçon à tirer de l'itinéraire de Méléoudouman.

Chez NGAL par contre, il n'y a pas de résultats immédiatement perceptibles. La quête reste permanente, pour éviter tout risque de récupération: la quête ne reste jamais assouvie parce que la bataille jamais éteinte" (p.49). C'est dire que, "les cultures (africaines) doivent veiller, toute la vie durant, pour éviter d'être phagocytées par les cultures (occidentales), et d'être prises sous le drapeau de la prétendue culture universelle qui n'est, pour les civilisations - occidentales -, que la forme d'assimilation la plus captieuse de toutes" (MAKOUTA MROUKOU, 1980:7).

On s'aperçoit donc à travers l'itinéraire des deux héros que NGAL et ADIAFFI engagent les intellectuels africains dans le retour aux profondeurs de leurs cultures pour mieux assumer le présent et l'avenir de leurs peuples. Giambatista Viko insiste particulièrement sur l'inculturation de l'écriture romanesque africaine qu'il veut libérée des canons esthétiques occidentaux. Le héros de La carte d'identité centre sa quête sur des questions aussi délicates que la validité des religions animistes, l'utilisation des langues nationales dans l'enseignement, la science et la technique modernes, l'efficacité de la médecine traditionnelle...

Les deux auteurs ne conçoivent pas de salut pour les intellectuels africains hors de leurs cultures. Est-ce à dire qu'il faut s'enfermer dans ses sources ? La nécessité de s'abreuver aux sources africaines est certes évidente, mais les auteurs ont pris soin de mettre en garde contre une étroitesse de vue, un repli sur soi. A ce sujet, ils proposent un "recours" et non un "retour", et NGAL de rappeler

"qu'une spécificité prépare sa propre asphyxie dans la mesure où elle ne reçoit pas de l'oxygène de l'extérieur; (que) les cultures ne vivent que par l'ouverture à d'autres cultures, qui les libèrent de leur tendance au narcissisme collectif" (p.102).

ADIAFFI reconnaît qu'on ne peut pas "faire comme si les Blancs n'étaient pas venus" (p.108). Il faut au contraire que la culture africaine soit fécondée par l'apport de l'étranger, pour son épanouissement véritable :

"Quand on va étudier l'intelligence des autres, ce n'est pas pour abandonner la sienne, mais la doubler, la tripler, la quadrupler, la sextupler, la multiplier indéfiniment, fort de cet apport de l'autre" (p.136).

En d'autres mots, c'est un approfondissement des valeurs propres à l'Afrique et une adaptation de l'apport extérieur aux réalités africaines que réclament ces auteurs.

A ce niveau d'analyse se posent pourtant quelques questions. La démarche proposée par ces deux écrivains peut-elle conduire au développement, permettre surtout

de résoudre le problème du "décollage" des sociétés africaines actuelles ? Vu le rôle avilissant, ethnocide, de l'Europe par le passé - aliénation, acculturation et exploitation coloniale et néocoloniale -, quel rôle lui réserver dans le "décollage" de l'Afrique, quelle précaution prendre pour éviter son paternalisme et son influence néfaste ? Nous ne pourrions répondre adéquatement à ces questions qu'en comparant les points de vue de ces auteurs à ceux d'autres penseurs.

III. AUTRES POINTS DE VUE.

Chez NGAL et ADIAFFI, le recours aux sources pointe comme préalable au développement de l'Afrique. On retrouve la même préoccupation dans les littératures du Maghreb où l'on cherche à se replonger dans l'arabité, sans méconnaître l'africanité. C'est ce qu'illustre bien l'itinéraire du héros de Mille et une années de nostalgie Mohammed SNP (c'est-à-dire "sans nom patronyme" - ce qui rappelle curieusement "Mélé-douman" qui signifie "je n'ai pas de nom"),

"qui tente désespérément de combler son manque initial d'identité par une quête éperdue des origines. L'effacement du nom propre condamne en effet. Mohammed SNP à errer à travers l'histoire" dans la confusion des lieux, des gestes et des époques "à la poursuite d'un hypothétique ancêtre qui fut, peut-être, le célèbre savant et voyageur Ibn Kaldoun" (CHEVRIER, 1988:34).

En effet, des écrivains maghrébins tels Driss CHRAÏBI et Malek HADAD, pour ne citer que ces deux-là, replongent dans le passé de l'islam pour dire

"(qu')il n'y a pas de modernité réelle et valable, authentique et sérieuse sans le retour à l'islam premier où les valeurs prônées avaient prouvé historiquement leur rayonnement et leur justesse; (...) (qu') il n'y a guère de salut au présent sans une meilleure compréhension du passé; (que) le devenir arabo-islamique ne peut se passer d'une "revisitation" du patrimoine pour y puiser les bases d'une nouvelle renaissance nécessaire" (BEKRI, 1988:44).

PHOBA MVIKA, lui, indique avec plus de précision vers quel passé l'Afrique doit retourner pour trouver le chemin d'un développement harmonieux. C'est vers l'ancienne Egypte que doivent se diriger les recherches, pour deux raisons majeures. D'abord parce que, contrairement à ce qu'on peut croire ou faire croire aujourd'hui, c'est de là que le courant civilisateur est parti vers l'Europe, à travers la Grèce et la Rome antique. Ensuite, puisque le problème fondamental de l'Afrique, c'est de savoir comment "techniser" les sociétés sans les "désocialiser", comment assurer leur progrès sans les déshumaniser, bref comment éviter le piège de l'Occident perché au plus haut degré de technicité et aussi de déshumanisation, l'Egypte ancienne offre un modèle unique parce que, non seulement

"les anciens Egyptiens confrontés à un environnement plus hostile, plus capricieux dans tous les cas bien que sous le même soleil

ardent d'Afrique, ont poussé parfois à la perfection ce qui est resté balbutieusement dans bien des peuples de forêts et savanes, faute d'un défi puissant : (mais aussi) l'attention aux cosmogonies, à la littérature sapientiale, à la religion, montre que l'Egypte a aussi réussi la symbiose entre les préoccupations religieuses, philosophiques et les préoccupations techniques (PHOBA MVIKA, 1986:107).

Ces mêmes raisons justifient la position de PHOBA MVIKA qui affirme que pour les Africains

"l'équilibre passe par le ressourcement égyptien. En effet, comme le déclare Cheik ANTA DIOP, l'Antiquité égyptienne est aux Africains, ce que l'Antiquité classique (gréco-latine) est aux Européens. (...) C'est que l'Afrique d'aujourd'hui se préparera mieux à assumer ses responsabilités historiques en assimilant consciemment, systématiquement, l'héritage égyptien mieux que les Grecs ne l'ont fait" (PHOBA MVIKA, 1986:107).

En même temps qu'on reconnaît ainsi la valeur de la tradition, d'aucuns craignent le danger qui consisterait à s'y enfermer. Aussi, prône-t-on un dépassement de la tradition, pour une ouverture au monde qui permettrait aux Africains d'évoluer au rythme de l'histoire. De ce courant est le professeur Abiola IRELE qui, dans sa leçon inaugurale prononcée en novembre 1982 à l'Université d'Ibadan, proposait une critique du nationalisme culturel en rapport avec l'aliénation actuelle des Noirs. Dans ce discours, il déclare :

"(...) nous enseigner que nos ancêtres érigèrent des pyramides n'a pour nous aucune signification si nous ne pouvons aujourd'hui ni construire, ni entretenir nous mêmes les routes et les ponts dont nous avons besoin pour faciliter les échanges, (...) ou si nous ne sommes pas capables d'atteindre le niveau de compétence et d'imagination dans la gestion de notre environnement. (...) Nous ne pouvons faire face au défi de la civilisation scientifique et industrielle contemporaine en nous drapant dignement dans nos particularismes" (IRELE, 1989:59).

Il nous faut donc un nouvel esprit d'ouverture, d'aventure même, qui considérera la civilisation occidentale comme

"(...) l'outil dont nous avons besoin dans la nécessaire transformation de notre monde. Il est dans notre intérêt d'adopter des stratégies nous permettant d'en tirer des bénéfices confortables. Nous ne pouvons le faire si nous persistons à vivre sous le fardeau des complexes que le colonialisme a implantés en nous et que le nationalisme culturel ne fait qu'accroître" (IRELE, 1989:61).

Cette nouvelle disposition d'esprit proposée par IRELE répond déjà à la question du rôle à réserver à l'Europe dans le processus du développement de l'Afrique. Comme il l'a si bien dit, les Africains doivent se servir de la science et des techniques occidentales comme des "outils" de développement, des moyens pas plus importants que les autres. Ce qui implique que, l'outil, pour qu'il soit efficace, soit adapté ou(re) modelé selon les besoins du groupe qui veut s'en servir. Il faut aussi que l'on cesse

de défier l'outil, pour le considérer à sa juste valeur : un moyen que l'on s'interdit de prendre pour une fin en soi. C'est contre ce risque qu'Edmond JOUVE met en garde quand, commentant FANON, il critique les bourgeoisies compradores, ruineuses et paresseuses, images et servantes des bourgeoisies métropolitaines, qui ont rendu possibles tant de dérapages en Afrique. Celle-ci ne devra donc pas suivre aveuglément les traces de l'Occident. Mais comme le dit l'auteur des Damnés de la terre :

"Nous pouvons tout faire aujourd'hui à condition de ne pas singer l'Europe, à condition de ne pas être obsédé par le désir de rattraper l'Europe. (...) Décidons de ne pas imiter l'Europe et bandons nos muscles et nos cerveaux dans une direction nouvelle. Tâchons d'inventer l'homme total que l'Europe a été incapable de faire triompher" (FANON, 1970:230).

C'est dans ce même sens que vont les propos d'Adrien HOUANOU (1986:30) :

"Il est grand temps que les Noirs apprennent à "se créer" eux-mêmes; à se voir et à se regarder avec leurs propres yeux et non avec les yeux du Blanc, à être ce qu'ils veulent être et non ce que le Blanc veut qu'ils soient. Se voir avec ses propres yeux, pour un Noir, pour un Africain, aujourd'hui, c'est reconnaître qu'il a une nationalité et assumer les responsabilités qui en découlent".

Il n'est en réalité pas impossible d'exploiter les techniques occidentales et de rester soi-même. C'est ce qu'affirme Robert JAULIN (1974:60), quand il fait remarquer :

"on peut très bien être une civilisation non occidentale et s'industrialiser, acquérir des tas de techniques, d'ordre industriel, scientifique, etc. Théoriquement, ces techniques sont des techniques, ce ne sont pas des valeurs du jeu, ce ne sont pas des fins, ce sont des moyens. (Et les moyens, on peut les utiliser, chacun à ses fins)" (JAULIN, 1974:60).

C'est dire et rappeler qu'il faut beaucoup de prudence dans cette ouverture, pour déjouer les pièges de l'Occident.

CONCLUSION

Notre réflexion a porté sur la quête de l'identité culturelle dans les romans Giambattista Viko de NGAL et La carte d'identité d'ADIAFFI. Dans ces oeuvres, les écrivains posent le recours aux sources comme préalable au développement de l'Afrique, sans nier la nécessité d'une consciencieuse et intelligente ouverture au monde. Pour juger de leur pertinence, nous avons confronté les avis de ces auteurs avec ceux d'autres penseurs. Tous reconnaissent le recours aux sources comme préalable au développement. Par ailleurs, cette confrontation a permis d'épingler les écueils que peut présenter cette voie, non pour la décrier, mais pour garantir son succès. Tous sont d'accord qu'il faut, en Afrique, maîtriser ses traditions et s'appropriier les techniques occidentales. Ce qui est déjà réalité pour certains écrivains. En effet, pour les écri-

vains africains anglophones,

"l'anglais n'est pas (...) une langue étrangère quelconque, ce bien fragile d'une nation lointaine, qu'il conviendrait de respecter et de ne manier qu'avec les plus grandes précautions mais un instrument qui sait être adapté, et même malmené si besoin est, pour lui faire remplir de nouvelles fonctions - en l'occurrence exprimer la sensibilité africaine" (CONTEH-MORGAN, 1989:33).

On peut en dire autant des écrivains francophones comme A. KOUROUMA, SOHY LABOU TANSI qui subvertissent la langue française pour lui faire dire les réalités africaines. Il reste que les ingénieurs, les techniciens, tous les hommes de science: pour leur part, maîtrisent, c'est-à-dire, se ré-approprient le génie de la science et de la technologie occidentale pour développer l'Afrique, en y créant, à l'exemple du Japon,

"une société bipolarisée fondée à la fois sur l'ouverture vers la modernité et le respect fétichiste de la tradition. (...) Les Japonais (qui ont réussi pareil essai) ne prétendent pas rejeter le colonialisme culturel de l'Occident; au contraire, ils ont conjuré les démons de la modernité en se les réappropriant, en les intériorisant, en surenchérissant même sur l'"occidentalité". C'est une attitude responsable, consciente d'une certaine logique de l'histoire et digne d'être méditée" (POIRIER, 1978:53).

C'est cette voie que nous proposons pour le développement de l'Afrique.

NOTES

- ¹ Les références aux deux romans de base seront reprises en retrait et suivies uniquement de la pagination.
- ² C'est nous qui soulignons.
- ³ Nous dirions "s'orienter" ou mieux "se définir", tant le terme "créer" est entaché d'illusions : le Blanc s'est arrogé les pouvoirs de Dieu; en voulant "créer" des hommes partout où il rencontrait des "barbares", des "sauvages". Et l'on sait les misères que cette illusion a coûté à l'humanité. Au sens où l'existence précède l'essence, nous pensons que le seul pouvoir que détient l'homme, c'est de s'auto-déterminer.

BIBLIOGRAPHIE

1. ADIAFFI, J.M., 1980. La carte d'identité. Paris: CEDA.
2. BEKRI, T., 1988. "Islam, tradition et modernisme dans la littérature maghrébine de langue française". Notre Librairie:95.
3. CHEVRIER, J., 1988. "Elles sont soeurs et pourtant... Littérature d'Afrique, Littérature du Maghreb". Notre Librairie:95.
4. CONTEH-MORGAN, J., 1989. "A la découverte de l'autre, traduire d'anglais en français". Notre Librairie:98.
5. FANON, F., 1970. Les damnés de la terre. Paris, Maspéro.
6. HOUANOU, A., 1986. "Inquiétudes et objections, d'un colloque à l'autre". Notre Librairie:83, Avril-Juin.
7. IRELE, A., 1989. "Eloge de l'aliénation". Notre Librairie:98.
8. JAULIN, R., 1974. La décivilisation : politique et pratique de l'ethnocide. Bruxelles, Editions Complexe.

9. JOUVE, R., 1986. La littérature selon Barthes. Paris:Ed. du Minuit.
10. KESTELOOT, L., 1981. Anthologie négro-africaine : la littérature de 1918 à 1981. Verviers:Marabout.
11. LEBAUD, G., 1976. Léopold Sédar Senghor ou la poésie du royaume d'enfance. Dakar-Abidjan, NEA.
12. LEMA VA LEMA, 1981. "Composition et portée de Giambatista Viko de Ngai". Présence francophone:22, Printemps.
13. MAKOUTA MBOUKOU, J.P., 1980. Introduction à l'étude du roman africain de langue française. Abidjan, NEA.
14. MARTES, R., 1981. Roman des origines et origine du roman. Paris:Grasset.
15. NGAL, M. a M., 1975. Giambatista Viko ou le viol du discours africain. Lubumbashi:Alpha-Oméga.
16. . 1986. "Nationalité, résidence, exil". Notre Librairie:83. Avril-Juin.
17. NGANDU NKASHAMA, P., 1981. "Littératures africaines et idéologies (autour des meurtres en littérature africaine)". Présence francophone:22, Printemps.
18. NSONSA VINDA, 1986. "De l'altérité du roman africain d'expression française". in SCIENTIA:Vol.5,n°1.
19. PHOBA MVIKA, 1986. "La philosophie dans la tradition africaine". in SCIENTIA:Vol 2,n°1.
20. POIRIER, J., 1978. "Aliénation culturelle et hétéroculture". Identités collectives et relations interculturelles, Collectif. Bruxelles: Ed. Complexes.
21. RIFFATERRE, M., 1979. La production du texte. Paris:Seuil.